

Leçon 1

Penser la technique à l'âge de la technologie

1. *Quelle critique qui ne soit pas déjà technologique ?* — La technologie est si profondément enracinée dans notre monde et dans nos manières que tout effort critique est généralement dévié, de la technologie comme telle, à des problèmes intérieurs à la technologie ; et, ce qui est pire, ces problèmes internes en viennent à être critiqués à partir de critères technologiques (*technological standards*).

Albert Borgmann, *Power Failure, Christianity in culture of technology*, Brazos Press, Grand Rapids, 2003, p. 82.

2. *La machine à écrire de Nietzsche et le chronomètre de Taylor.* — En 1882, Friedrich Nietzsche acheta une machine à écrire, une « Malling-Hansen Writing Ball » pour être précis. Sa vue était en train de baisser, et rester concentré longtemps sur une page était devenu exténuant et douloureux, source de maux de têtes fréquents et douloureux. Il fut forcé de moins écrire, et il eut peur de bientôt devoir abandonner. La machine à écrire l'a sauvé, au moins pour un temps. Une fois qu'il eut maîtrisé la frappe, il fut capable d'écrire les yeux fermés, utilisant uniquement le bout de ses doigts. Les mots pouvaient de nouveau couler de son esprit à la page.

Mais la machine eut un effet plus subtil sur son travail. Un des amis de Nietzsche, un compositeur, remarqua un changement dans son style d'écriture. Sa prose, déjà laconique, devint encore plus concise, plus télégraphique. « Peut-être que, grâce à ce nouvel instrument, tu vas même obtenir un nouveau langage », lui écrivit cet ami dans une lettre, notant que dans son propre travail ses « pensées sur la musique et le langage dépendaient souvent de la qualité de son stylo et du papier ».

« Tu as raison », répondit Nietzsche, « nos outils d'écriture participent à l'éclosion de nos pensées ». Sous l'emprise de la machine, écrit le spécialiste allemand des médias Friedrich A. Kittler, la prose de Nietzsche « est passée des arguments aux aphorismes, des pensées aux jeux de mots, de la rhétorique au style télégraphique ». [...]

À peu près au moment où Nietzsche commençait à utiliser sa machine à écrire, un jeune homme sérieux du nom de Frederick Winslow Taylor apporta un chronomètre dans l'aciérie Midvale de Philadelphie et entama une série d'expériences historique dont le but était d'améliorer l'efficacité des machinistes de l'usine. Avec l'accord des propriétaires de Midvale, il embaucha un groupe d'ouvriers, les fit travailler sur différentes machines de métallurgie, enregistra et chronométra chacun de leurs mouvements ainsi que les opérations des machines. En découpant chaque travail en une séquence de petites étapes unitaires et en testant les différentes façons de réaliser chacune d'entre elles, Taylor créa un ensemble d'instructions précises, un « algorithme », pourrions dire de nos jours, décrivant comment chaque ouvrier devait travailler. Les employés de Midvale se plaignirent de ce nouveau régime strict, affirmant que cela faisait d'eux quelque chose d'à peine mieux que des automates, mais la productivité de l'usine monta en flèche. [...]

Lorsque nous utilisons ce que le sociologue Daniel Bell appelle nos « technologies intellectuelles », les outils qui étendent nos capacités mentales plutôt que physiques, nous empruntons inéluctablement les qualités de ces technologies. L'horloge mécanique, qui est devenu d'utilisation fréquente au 14^e siècle, fournit un exemple frappant. Dans *Technique et Civilisation*, l'historien et critique culturel Lewis Mumford décrit comment l'horloge « a dissocié le temps des événements humains et a contribué à créer la croyance en un monde

indépendant constitué de séquences mathématiquement mesurables ». La « structure abstraite du découpage du temps » est devenue « le point de référence à la fois pour l'action et les pensées ».

Le tic-tac systématique de l'horloge a contribué à créer l'esprit scientifique et l'homme scientifique. Mais il nous a également retiré quelque chose. Comme feu l'informaticien du MIT Joseph Weizenbaum l'a observé dans son livre de 1976, *Le pouvoir de l'ordinateur et la raison humaine : du jugement au calcul*, la conception du monde qui a émergé de l'utilisation massive d'instruments de chronométrage « reste une version appauvrie de l'ancien monde, car il repose sur le rejet de ces expériences directes qui formaient la base de l'ancienne réalité, et la constituaient de fait ».

Nicolas Carr, *Is Google making us stupid ?* in *The Atlantic*, juin 2008.

3. *L'apparaître et l'appareil*. — Toute expérience du monde dépend d'une ontophanie technique. Parce que, dans chaque cas, le simple fait d'apparaître – c'est-à-dire la manifestation pure [de l'être], ou ontophanie – consiste à s'offrir au sujet selon des qualités perceptives entièrement conditionnées techniquement, qui rendent unique et singulière l'expérience du monde possible à une époque donnée [...]. Qu'il s'agisse de la table de restaurant qui crée les conditions physiques du face-à-face, du téléphone qui crée les conditions sonores d'une parole sans face-à-face ou des réseaux sociaux en ligne qui crée les conditions interactives d'une liaison pouvant être à la fois sans parole et sans face-à-face, la relation à autrui est toujours, dans sa phénoménalité même, techniquement conditionnée. Autrement dit, en tant que composante de mon expérience du monde, le lien social tout entier est le fruit d'une coulée phénoménotechnique.

[...] Grâce aux interfaces numériques mobiles des années 2000, qui font du réseau une réalité ubiquitaire constante, autrui est *potentiellement toujours là, dans ma poche, à portée de main* [C'est moi qui souligne]. [...] Telle est la leçon de l'histoire des techniques. Il en résulte que l'opposition entre une sociabilité en ligne et une sociabilité hors ligne n'a fondamentalement aucune raison d'être : à toutes les époques historiques et dans tous les systèmes techniques, nous avons toujours été en relation avec autrui à l'aide d'intermédiaires phénoménotechniques. Il n'existe pas de modalités techniques plus vraies ou plus fausses lorsqu'il s'agit d'être en relation avec les autres. Mes amis ne sont pas moins vrais ou réels lorsque je discute avec eux sur Facebook que lorsque je dîne avec eux à la maison. Plutôt que de succomber à la rêverie du virtuel, qui conduit à envisager la sociabilité en ligne comme irréaliste, il faut simplement accepter l'idée que nos modalités d'interaction sociale ont été, grâce aux technologies numériques, augmentées de nouvelles possibilités opérationnelles, sans que cela annule ou remplace les précédentes.

Stéphane Vial, *L'être et l'écran : comment le numérique change la perception*, éd. PUF, 2013, p. 112, 220-222.

4. *Éloge de la raison instrumentale*. — Le sens du « problème de la technologie » est pratiquement à l'opposé de ce que l'on avance généralement : ce qui fait problème, ce n'est pas la « rationalité instrumentale », mais le fait que nous vivons dans un monde qui, justement, ne sollicite pas l'instrumentalité incarnée qui est consubstantielle à notre être. Nous avons trop peu d'occasions de vraiment *faire* quoi que ce soit parce que notre environnement est trop souvent prédéterminé à distance.

Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail*, trad. M. Saint-Upéry, 2010, p. 84.